

Olivier Defourny

LA LETTRE DE CACHET

Cette histoire constitue un échantillon gratuit du recueil de nouvelles policières *Tombent les hommes*.

Au dix-huitième siècle, les armes de la justice étaient à double tranchant : la répression allait de pair avec l'arbitraire. Le roi de France et ses ministres pouvaient faire incarcérer le moindre de leurs sujets à leur guise, en toute discrétion, sans autre forme de procès, condamnant parfois l'importun à l'oubli éternel. La lettre de cachet était l'instrument de cette politique radicale, et les citoyens, loin de s'offusquer de la présence de ce dangereux outil dans les mains de leur souverain, cherchaient de plus en plus souvent à ce qu'il s'en servît à leur avantage, qui pour éloigner un parent prodigue, qui pour sanctionner un voisin bruyant, qui pour punir une femme volage, qui pour se débarrasser d'un ennemi. Pour parvenir à leurs fins, ils devaient envoyer un mémoire motivé au bureau des placets. Le ministre, après enquête de son intendant, décidait alors de signer ou non une lettre de cachet à l'encontre de l'individu dénoncé. S'il arrivait que l'incarcération consécutive ne durât qu'un an ou deux, il se pouvait également qu'elle se prolongeât indéfiniment, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Comprenez dès lors le trouble dans lequel se trouvait le sergent Diderot en quittant, marche après marche, les ors du palais princier. La lettre de cachet soigneusement rangée dans la poche par-devant son cœur portait le nom et l'adresse de son

vieil ami Restif, perruquier de son état, peut-être le plus simple des hommes, le plus aimable des compagnons assurément, le genre d'individu qui n'aurait fait de mal à personne. Le secret de la lettre, close par le sceau du prince, accentuait le malaise du sergent : il n'était pas en mesure de connaître le motif de l'arrestation dont on le chargeait, ni, par conséquent, la durée de la peine qu'encourait Restif. S'agissait-il d'une broutille ou d'une affaire sérieuse ? Avait-il offensé un noble ou le dernier des paltoquets ? Diderot échafaudait des hypothèses, mais toutes s'effondraient une fois confrontées à l'aimable personnalité de son vieil ami.

Partant, quand il croisa Philippe de Saint-Jallery, l'intendant du prince, dans les jardins fleuris du palais, il l'interpella avec l'idée de lui soustraire les dessous de l'affaire. Il fit glisser la conversation de banalité en banalité jusqu'à évoquer distraitemment le cas de Restif. Saint-Jallery n'avait pas construit sa carrière avec la science de l'architecte et la patience du maçon, plan après plan, pierre après pierre, pour risquer de la compromettre par l'imprudence d'une confiance à un simple sergent. Il se réfugia derrière quelque formule alambiquée pour ne rien révéler et prit congé de son interlocuteur.

Au parfum des orchidées succéda la puanteur de la ville. Les talons de Diderot claquèrent contre les pavés souillés d'urine et de crottin. Sur sa gauche, sur sa droite, de petits commerçants criaient les vertus de leurs marchandises. À une demi-lieue bourdonnait le clocher de la cathédrale. Le sergent s'enfonça dans le labyrinthe de ruelles comme un automate. Parfois, l'ombre en fuite de quelque vaurien répondait à son apparition soudaine, mais il ne s'en préoccupait guère, trop absorbé par

ses réflexions. Son comportement à venir lui coûterait cher, quel qu'il soit. S'il arrêtait Restif, il perdrait un ami ; s'il n'en faisait rien, il serait lui-même sanctionné par sa hiérarchie. N'aurait-il pas dû signaler au prince qu'il connaissait le perruquier, plutôt que de se prêter au double jeu dont il se trouvait à présent prisonnier ? Par prudence, il adopta une décision qui ménageait la chèvre et le chou ; le regard résolu, mais le cœur battant, il se dirigea vers la boutique de Restif.

Celui-ci était en train de renseigner un client, tandis que sa jeune épouse réparait une perruque derrière le comptoir. Tous trois tournèrent la tête vers la porte d'entrée où venait de s'engouffrer l'uniforme ; la phrase de Restif resta en suspens. D'une voix moins assurée qu'à l'accoutumée, Diderot déclara :

— On m'a signalé un voleur à la tire à deux rues d'ici. Vous n'avez rien vu de suspect ?

— Rien du tout, répondit le perruquier avec cet air jovial dont il ne se départait jamais. Pas le moindre coquin dans le coin ! Ah ! Il doit courir loin à présent.

Le sergent fit mine de réfléchir, s'époussetant les insignes, et lança :

— À voir... Si jamais des renseignements vous parvenaient, faites-moi appeler.

Une brève inclinaison de cou plus tard, il retourna à l'air frais et prit le chemin du lieu de rendez-vous. À chaque fois qu'il voulait discrètement inviter son ami à s'enfiler un verre durant les heures de travail, il lui apparaissait furtivement, en douce ou à découvert, et s'époussetait les épaules de la façon la plus naturelle qui soit. C'était leur code à eux. L'épouse n'y

voyait que du feu lorsque, quelques instants plus tard, son mari s'éclipsait sous un motif quelconque.

Diderot s'installa dans le coin le plus sombre de la taverne et commanda un hypocras. Il vida sa coupe par à-coups nerveux. Enfin, au terme d'une attente bien trop longue à son goût, il vit la face enjouée de Restif franchir la porte d'entrée et chercher la sienne — qu'il avait toute déconfite. Les grosses lèvres du perruquier s'en étonnèrent :

— Toi, tu as un problème...

— Moi ? sourit tristement le sergent. Assieds-toi, mon pauvre vieux. J'ai à te parler. Tavernier ! Deux hypocras !

Restif se posa à ses côtés et le questionna du regard. Diderot ne put s'empêcher de détourner les yeux. Son métier lui avait inculqué l'art d'annoncer de mauvaises nouvelles, mais, cette fois-ci, il le sentait, il ne pourrait se prévaloir de son expérience, il ne pourrait prendre cet air à la fois sérieux et contrit qu'il adoptait généralement en de telles circonstances, car l'émotion le submergeait. Il respira un grand coup et se pencha vers l'avant. Il lui fallut peu de phrases pour expliquer à Restif la mission que le prince venait de lui confier. Le perruquier, devenu blafard, avait perdu son éternel sourire. Il écoutait les propos de son commensal, sans piper mot, l'air grave ; seule sa tête exprimait son incrédulité, faisant mécaniquement non, non, non.

— Ce qui me chiffonne le plus, souffla Diderot, c'est de ne pas savoir qui a signé le mémoire contre toi. Son identité nous aurait permis d'y voir plus clair. Nous devons éclaircir la situation sans plus tarder. Te connais-tu des ennemis ?

Restif ne l'écoutait plus. Il murmura :

— C'est impossible... La cour se fournit chez moi.

Depuis qu'il était devenu fournisseur du prince deux ans plus tôt, il s'était cru immunisé contre le sort et l'arbitraire ; il s'était félicité d'avoir trouvé un protecteur très haut placé ; or, l'événement du jour lui démontrait que l'hermine princière sous laquelle il s'abritait ne le protégeait guère des lames traîtresses, au contraire. C'était le prince lui-même, en tant que garant de la justice du royaume, qui lui portait le coup fatal. Oh ! Restif ne l'avait jamais rencontré qu'à trois occasions, et il était conscient de ne pas avoir grande importance aux yeux de son fastueux client, mais il n'aurait jamais cru possible d'être victime d'une telle cabale sans qu'on prît la peine de le convoquer, lui le fournisseur officiel, afin qu'il puisse s'expliquer à propos de ce qu'on lui reprochait.

— As-tu des ennemis ? répéta Diderot.

— Non, répondit Restif, toujours à moitié perdu dans ses pensées.

— Quelqu'un aurait-il intérêt à te faire disparaître ?

Tous deux se turent quelques instants.

— Lucchini, peut-être... suggéra Restif.

— Qui ?

— Lucchini, le perruquier italien de la rue à côté. Si je tombe, c'est probablement lui qui me remplacera à la cour.

— Vous vous fréquentez ?

— Un peu... Nos rapports sont courtois, mais se restreignent au professionnel. Nous passons parfois des commandes groupées dans les fermes des bourgs voisins. Cela nous permet de diminuer nos frais de livraison.

— Et n'as-tu pas noté de changement dans son comportement récemment ? N'a-t-il rien fait qui puisse apparaître suspect ?

Les yeux de Restif s'attachèrent à une poutre du plafond ; sa bouche grimaça, puis balbutia :

— La dernière fois que je l'ai vu, voici dix jours, il m'a paru plus nerveux qu'à l'accoutumée. Je ne m'en suis guère formalisé. J'ai supposé qu'il s'était disputé avec son épouse... Ce sont des choses qui arrivent.

À ces mots, Diderot plissa les yeux, traversé par une idée. Il but une longue gorgée d'hypocras et enchaîna :

— En parlant d'épouse, comment va Berthe ?

— Bien, bien. Mais plus pour longtemps. Quand elle apprendra...

— Toujours aussi... chaste ?

— Oh, tu sais, à mon âge...

— À ton âge, sans doute, mais... Ne penses-tu pas que... ?

Restif s'empourpra.

— Quoi ? demanda-t-il avec stupeur. Tu crois que... ? Non, non, impossible.

Tout en réfléchissant, il murmura :

— J'ai tout fait pour la rendre heureuse. Tout. Elle ne pourrait pas... Non, elle ne me hait point, je le sais.

— Admettons. Admettons qu'elle soit celle...

Diderot ferma les yeux, rehaussa la lippe, chercha ses mots, ouvrit une main.

— Elle est encore jeune et belle. Bien des hommes doivent convoiter ta place. Ils pourraient te voir comme un obstacle.

D'autant plus si elle... N'as-tu jamais surpris quelqu'un en train de rôder dans ses parages ?

— Jamais, affirma le perruquier avec une lueur de crainte dans les pupilles.

Sa naïveté enfantine toucha Diderot, qui lui pressa l'épaule. Restif contempla tristement le verre d'hypocras qui sommeillait devant lui ; ses joues d'ordinaire gonflées avaient perdu toute trace de joie ; il semblait avoir vieilli de cinq ans. Il engloutit le breuvage dans des mouvements de glotte désespérés. Soudain, son visage s'illumina.

— Ne pourrait-on pas ouvrir la lettre ?

Diderot fit un signe négatif de la tête.

— Une fois qu'elle sera ouverte, je serai dans l'obligation de t'arrêter.

— Au point où j'en suis...

Des larmes perlèrent au coin de ses yeux ; il s'effondra sur son coude plié en deux.

— Je ne comprends rien à cette affaire, s'écria-t-il avec des trémolos dans la voix, je n'y comprends rien ! Peu importe qui m'a fait ça, je ne veux pas aller en prison !

Des spasmes secouèrent son corps replet, mais aucun chant de peine n'accompagna sa douleur ; à peine entendait-on parfois le perruquier étouffer un hoquet dans sa manche. Hormis deux ou trois silhouettes ténébreuses qui se retournèrent sur le dos qui tressaillait, personne dans la taverne ne s'intéressa au drame qui se jouait à deux pas, dans l'ombre d'un mur de briques et de poutres de bois. Dans les lieux d'ivresse, ce genre de spectacle était monnaie courante, et Dieu sait si on leur en

préférerait d'autres, comme les altercations et les rixes par exemple.

Diderot entourra son ami d'un bras réconfortant et le consola. Quand les pleurs s'espacèrent, il chuchota :

— Je ne veux pas ouvrir la lettre. En tout cas pas maintenant, pas déjà. Si nous voulons tirer tout cela au clair avant que le piège ne se soit refermé sur nous, nous devons gagner du temps. Cela ne nous laisse guère le choix. Nous allons te faire disparaître. Voici ce que je te propose. Tu vas venir avec moi. Tu vivras quelques jours sous mon toit, à l'abri des regards et de la force publique. Personne ne saura que tu t'y caches. Je profiterai de l'occasion pour faire surveiller ta perruquerie, puis celle de Lucchini aussi, sous un prétexte quelconque. Mes hommes traqueront le moindre indice susceptible de nous conduire à celui qui a ourdi la machination. Je ferai tout pour te sortir de ce mauvais pas, je le promets.

Le plan avait ceci d'astucieux que, tout en protégeant Restif au cas où son innocence s'avérait, il permettait à Diderot de garder le perruquier à portée de main si jamais les conclusions de son enquête confirmaient le bien-fondé de la lettre de cachet. En agissant de la sorte, le sergent s'offrait à la fois la chance de sauver son ami et l'assurance de ne pas compromettre sa propre carrière.

Bien entendu, le naïf Restif n'eut pas conscience du double jeu auquel se prêtait son compagnon. Il le remercia à grand renfort de poignées de main et d'embrassades, promettant de se conformer à ses directives. Il accepta avec peine de ne pas aller faire ses adieux à Berthe et suivit docilement Diderot jusqu'à son domicile, à quelques artères de là. Il s'installa sur la

couchette de fortune aménagée à la va-vite dans la soupenne de la chambre.

Tous deux passèrent une mauvaise nuit, l'un s'inquiétant pour son avenir, son commerce et son épouse, l'autre en proie à une réflexion intense et tourmenté par le dilemme auquel il s'exposait.

Le lendemain, Diderot attachait comme promis plusieurs hommes à la surveillance des deux perruquiers ; deux espions, se faisant passer pour des clients, furent en outre chargés d'entrer en contact avec les suspects et de leur soutirer des renseignements. Leurs rapports n'apprirent pas grand-chose au sergent. Berthe Restif avait les yeux cernés ; à la question de savoir où était son mari, elle avait répondu qu'il se trouvait au chevet d'un cousin malade. Lucchini, quant à lui, avait dénigré le travail de son concurrent pour mettre le sien en avant.

La nuit ne vit personne entrer ou sortir des deux bâtiments ; en revanche, la journée qui suivit permit à Diderot de récolter deux informations intéressantes. La première était que Berthe Restif n'avait pas signalé la disparition de son mari aux forces de l'ordre ; la seconde que Lucchini connaissait des soucis d'argent depuis le vol dont il avait été victime trois semaines plus tôt.

Le comportement de l'épouse pouvait paraître étrange, voire suspect ; on aurait dit que la disparition subite de son mari ne la surprenait guère ; mais le sergent préférait ne pas tirer de conclusions hâtives à son sujet. Tout au long de sa carrière, il avait vu plusieurs femmes empêtrées dans de sombres tragédies poursuivre leur existence comme si de rien n'était. En outre, Berthe semblait inquiète, et elle n'avait pas parlé d'arrestation,

au contraire, elle renseignait une absence de courte durée de son mari.

Une fois de plus, les hommes affectés à la surveillance des perruqueries connurent une nuit paisible, ce qui ne manqua pas d'accroître la nervosité de Diderot. L'enquête faisait du sur-place, et bientôt viendrait le moment de rendre des comptes à sa hiérarchie au sujet de Restif. Il se demanda s'il ne devait pas se confronter directement aux suspects, afin de les jauger en face à face plutôt que par le truchement de rapports policiers. Il n'avait rien à perdre. Il n'avait jamais été présenté à Lucchini. Quant à Berthe, elle ne le connaissait pas personnellement, mais juste par les rondes qu'il faisait dans le quartier. Elle savait qu'il bavardait à l'occasion avec son époux, peut-être même qu'un lien de camaraderie les unissait, mais rien de plus. Diderot estima que ses qualités de sergent et d'ami du disparu susciteraient, si pas des confidences, à tout le moins une réaction susceptible d'innocenter l'une des cibles ou d'accentuer les soupçons à l'encontre de l'autre.

Il déambulait d'un pas vif sur les pavés inégaux du centre-ville, en chemin vers la perruquerie de Restif, quand un individu aux vêtements passe-partout le frôla et chuchota :

— Je dois vous parler, sergent.

Diderot reconnut l'un de ses hommes ; il le suivit jusqu'à une venelle sombre et déserte.

— Devinez qui a rendu visite à l'épouse Restif ce matin, souffla l'espion.

— Je n'en sais rien... Lucchini ?

— Dans le mille ! Je me suis rapproché de la perruquerie, mais je n'ai pas pu entendre ce qui se disait à l'intérieur. Alors,

je suis entré. Les ai-je interrompus ? Je ne pourrais pas vous le garantir ; toujours est-il qu'ils n'ont plus parlé que de questions professionnelles, de commandes, ce genre de choses. Lorsqu'il est parti, Lucchini a dit qu'il repasserait.

Après avoir remercié son homme, Diderot cogita longuement sur ce qu'il venait d'apprendre. La première idée qui lui traversa l'esprit fut que, peut-être, les deux hypothèses de départ se rejoignaient en une seule, que les deux suspects étaient en fait complices et amants. Elle s'appuyait néanmoins sur de trop fébriles présomptions pour qu'il pût s'en satisfaire. Il étudia d'autres possibilités.

Soudain, il raidit son corps. Et si le perruquier italien, à supposer qu'il fût coupable, était allé vérifier le succès de son plan ? Et si sa visite, soi-disant pour affaires, avait eu pour unique objet de constater la disparition de son concurrent ? Absorbé par ses pensées, Diderot rebroussa chemin : il n'était plus question de jouer son va-tout alors que la situation était en train de se décanter.

Le soir, lors du repas, il rapporta l'événement à Restif, mais celui-ci, moins enthousiaste que son hôte, n'y attachait pas grande importance.

— Probablement était-il tombé à court de crin ou de colle, suggéra-t-il en mâchant un boudin. Ma main à couper qu'il venait pour racheter une partie de mon stock ou pour convenir de la date de notre prochaine commande groupée. L'avoir aperçu chez moi n'a rien d'exceptionnel, sais-tu. Cela arrive de temps en temps.

— Et moi, je te parie que ce coquin ira dès demain proposer ses services au prince, répliqua Diderot.

Restif soupira :

— Puissest-tu dire vrai... Je n'en peux plus. Berthe me manque. La perruquerie aussi. Je tourne en rond. Je ne pense qu'à ça. As-tu vu l'état de mes ongles ?

Il mordit à nouveau dans le boudin, mâcha consciencieusement puis reprit :

— Si c'est lui... Que devons-nous faire pour me tirer d'affaire ?

Le sergent dut bien reconnaître qu'il ne le savait pas. La soirée qui s'ensuivit fut morose ; les deux hommes se couchèrent tôt.

Au milieu de la nuit, ils furent réveillés par de fiévreux coups sur la porte d'entrée. Alors que Restif, effrayé à l'idée de se faire arrêter, se recroquevillait dans le coin le plus ténébreux de la soupente, Diderot dégringola les escaliers et ouvrit. Un de ses hommes, vêtu en indigent, reprenait son souffle, appuyé sur la façade.

— Sergent, haleta-t-il, quelqu'un vient de rentrer dans la perruquerie.

— Laquelle ?

— Celle de Restif.

— Un homme ? Une femme ?

— Un homme.

— Qui ? L'as-tu reconnu ?

— Non, il faisait trop noir. Il est arrivé d'un pas discret et a toqué trois fois. La perruquière l'a immédiatement fait entrer, comme si elle attendait sa venue.

— Tu as bien fait de me réveiller. Retourne vite sur place. J'arrive avec des renforts. Si le suspect quitte la perruquerie, suis-le et ne le perds pas de vue.

Diderot remonta les escaliers quatre à quatre pour enfiler son uniforme. Tandis qu'il s'habillait, la tête de Restif émergea craintivement de la soupente.

— Que se passe-t-il ? chuchota-t-il.

— La justice m'appelle ! sourit le sergent. Pas de repos pour les braves !

— Mon affaire ?

— Non, non, tout à fait autre chose. Tu peux dormir tranquille.

Restif soupira ; Diderot se demanda si c'était de soulagement ou de désespoir. Tout en s'enfonçant dans la nuit, il se félicita de son mensonge : Dieu sait comment le perruquier aurait réagi en apprenant que son épouse venait d'introduire un homme chez lui.

Quelques instants plus tard, il arrivait à destination en compagnie d'un serrurier et de plusieurs archers. Le bruit des bottes sur les pavés ne paraissait pas troubler le sommeil profond de la rue, comme s'il avait toujours fait partie du décor nocturne. Les flammes rougeoyantes des torches et des lanternes dessinaient des ombres fiévreuses sur les murs, des ombres qui chuchotaient, des ombres qui enflaient à mesure qu'elles se rapprochaient de leur cible. Pas une lumière ne s'échappait de la perruquerie ; tant le rez-de-chaussée commercial que l'étage privé baignaient dans le noir.

— Il n'est pas sorti ? demanda Diderot à l'homme qui surveillait le bâtiment.

— Pas depuis que je suis revenu à mon poste.

— Parfait. Serrurier, au travail.

Sous la lueur virevoltante du feu, l'exécutant crocheta sans difficulté la porte d'entrée. Le sergent, l'index sur la bouche, s'engouffra précautionneusement dans le magasin, suivi par ses archers. Il leur fit signe d'attendre et monta seul à l'étage, à petit bruit. Derrière la porte close de la chambre conjugale roucoulaient deux voix, une féminine et une masculine, qui ne laissaient pas de place au doute.

Diderot pensa à Restif, son pauvre ami Restif, le plus simple des hommes, le plus aimable des compagnons, le dernier individu sur terre qui eût mérité de subir pareille humiliation, et qui pourtant était appelé à se découvrir cocu. Cette idée le révolta. Il songea à envoyer au diable les lois de la pudeur, à ouvrir la porte et à surprendre les deux amants en sueur, à les humilier, à les châtier ; il tendit son bras vers la poignée. Son cœur battait de plus en plus fort, gonflant convulsivement la poche où végétait l'inique lettre de cachet.

Il suspendit son geste au dernier moment. Une idée nouvelle venait d'éclairer son âme ; à présent, elle se consumait, flambait et dévorait la nuit. Plutôt que d'ouvrir la porte, il la tambourina sauvagement.

— Ouvrez ! cria-t-il.

Aussitôt, un silence stupéfait glaça la chambre du péché.

— Police ! Ouvrez ! répéta le sergent en s'acharnant sur le bois.

Il n'y eut pas plus de réaction. Diderot enjoignit ses archers à le rejoindre à l'étage et revint à la charge.

— Par ordre du prince et au nom de la pudeur, je vous ordonne d'ouvrir cette porte vous-mêmes, sans quoi je jure qu'il vous en coûtera.

Cette injonction fit son effet, car une voix fragile se signala.

— Un instant, dit-elle.

On entendit des chuchotements, des grincements de parquet et des bruits de vêtements enfilés à la hâte. Enfin, le visage rougi de Berthe Restif apparut dans l'embrasure. Elle avait enveloppé son corps dénudé d'une fine tunique de coton. Ses cheveux étaient détachés et coulaient le long de sa nuque. Quand elle reconnut le sergent, un masque d'épouvante figea son visage.

— Où est votre mari ? la pressa-t-il.

— Il n'est pas là, répondit-elle d'une voix faible.

Le sergent repoussa violemment la porte qu'elle maintenait entrouverte et s'exclama victorieusement :

— Alors, qui est cet homme ?

Derrière Berthe, sur le lit, une silhouette masculine s'était redressée, aux abois. Seule une bougie éclairait la pièce ; aussi pouvait-on à peine deviner son crâne dégarni et sa mâchoire serrée.

Diderot avait posé la question pour la forme, persuadé qu'il s'agissait de Lucchini, mais, tout en se rapprochant de l'homme, lanterne en main, il constata rapidement sa méprise : ce n'était pas le perruquier italien. Les traits du coupable, qui se mêlaient ici au feu et là aux ombres de la nuit, se firent peu à peu plus distincts. Il devait avoir quarante ans et avait l'œil surnois des intrigants.

— Vous ne me reconnaissez pas, sergent ? dit-il d'une voix mielleuse qui, en effet, parut familière à Diderot.

Celui-ci porta sa lanterne plus près du visage charnu et harmonieux, sans l'identifier pour autant.

— Peut-être me remettez-vous plus facilement ainsi ? sourit insolemment l'inconnu.

Il enfouit ses mains dans un coin d'ombre et en ressortit une élégante perruque, qu'il arrangea sur sa tête.

— Je suis Philippe de Saint-Jallery, l'intendant du prince. Pour quel motif me réveillez-vous en pleine nuit ?

Diderot comprit alors comment et pourquoi s'était ourdie la machination contre son ami Restif. Saint-Jallery, amoureux de Berthe mais contrarié par son mariage, avait profité de son statut d'intendant pour soumettre un mémoire factice et une enquête tronquée au prince. Celui-ci ne s'était guère douté, en signant la lettre de cachet adressée au perruquier, qu'il se rendait complice des basses besognes de son subalterne. Ce scénario parut à Diderot plus odieux encore que celui qu'il avait imaginé. Il s'esclaffa :

— Ha ! Ha ! Ha ! Coquin !

Saint-Jallery sourit en miroir, mais sa bonne humeur s'estompa au fur et à mesure que le rire embarrassant du sergent se prolongeait ; elle disparut totalement quand il décela dans les yeux de son vis-à-vis la danse de flammes vengeresses. Diderot se tenait debout à ses côtés, le long du lit, et semblait ne pas vouloir interrompre la suite de chaudes notes que sa gorge faisait tinter dans la nuit. Quand enfin ses traits redevinrent sérieux, il lança un regard sec à ses archers.

— Emparez-vous de ce fripon.

De sa main libre, il agrippa la nuque du scélérat et le poussa hors du lit. L'intendant s'effondra dans les bras des hommes d'armes.

— Quelles sont ces manières ? s'emporta-t-il alors qu'une demi-douzaine de bras tentaient d'immobiliser son corps dénudé et résistant.

Diderot laissa glisser sa main contre son cœur et déploya la lettre de cachet.

— Nicolas Restif, le prince vous a écrit un mot doux. J'ai pour ordre de vous conduire en prison. Veuillez me suivre sans opposer de résistance.

Il se mit en marche et, d'un air contrit mais avec des yeux menaçants, salua Berthe Restif, qui était restée sur le seuil, blafarde et chancelante.

— Madame, je sais que vous êtes une personne pieuse et honnête. Je ne peux que vous souhaiter de faire de meilleurs choix à l'avenir.

Dans son dos, les archers traînaient à leur suite Philippe de Saint-Jallery, qui protestait de sa qualité d'intendant du prince et proférait menace sur menace.

Diderot se retourna vers lui non sans agacement et, d'une voix qui ne souffrait aucune contradiction, sentenciera :

— Vous êtes Nicolas Restif, perruquier de profession, car l'homme trouvé dans le lit d'une honnête femme est toujours son mari. L'adage ne dit-il pas « *Maritus est quem justus thalamus demonstrat* » ?

Il descendit alors les marches de l'escalier, suivi par la meute.

Le lendemain, dès la première heure, il fit rapport de son enquête au prince. Ce dernier, furieux d'avoir été trompé, couvrit l'initiative du sergent et se mit aussitôt à la recherche d'un nouvel intendant.